

LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE VUE D'EN BAS...

Il y douze ans, des passionnés de la Révolution espagnole découvraient au *Centre international de recherches sur l'anarchisme* (CIRA) de Marseille le manuscrit des *Souvenirs* d'Antoine Gimenez - Bruno Salvadori de son vrai nom -, un Italien qui s'était engagé en juillet 1936 dans le *Groupe des volontaires internationaux* de la colonne Durruti. Les historiens en herbe réalisèrent vite quel trésor ils venaient d'exhumer: un témoignage de première main, rédigé, complet, précis, vérifiable et rare car provenant d'un de ces francs-tireurs appelés les «*Fils de la Nuit*» parce qu'ils s'en allaient derrière les lignes fascistes après le crépuscule pour y commettre des attentats ou exfiltrer des militants cachés en territoire ennemi.

Ceux qui choisirent alors de s'appeler *Les Giménologues* commencèrent à tirer un à un les fils qui partaient du récit d'Antoine Gimenez pour identifier les noms des volontaires derrière leurs pseudonymes, reconstituer leur biographie, préciser les dates, les lieux, et confronter ce témoignage «*d'en bas*» avec ce que disent les histoires «*d'en haut*».

Un an plus tard ce travail d'arachnide débouchait sur un feuillet radiophonique, et il fallut encore une année pour qu'un livre voie le jour, chez *L'Insomnie*. Il est aujourd'hui réédité par Libertalia dans une présentation aux petits oignons: deux volumes dans un coffret cartonné, un texte enrichi, des photos nouvelles et anciennes agrandies, le tout complété par un CD comprenant dix heures du feuillet radiophonique réalisé en 2005.

Les Fils de la Nuit se présente en trois parties: d'abord le témoignage d'Antoine, puis un appareil de notes d'une richesse exceptionnelle qui, partant du texte de l'ancien milicien, revisite toute la révolution espagnole, et enfin les notices biographiques des volontaires identifiés et de maints autres personnages comme la famille paysanne aragonaise qui logea Antoine. Ce livre aussi vivant et agréable à lire qu'il est rigoureux et documenté est devenu en peu de temps un ouvrage de référence pour quiconque s'intéresse à la Révolution espagnole, prouvant au passage que, sous réserve de méthode, de travail et d'honnêteté intellectuelle, des amateurs passionnés pouvaient faire œuvre d'historiens. C'est d'ailleurs un «*cador*» spécialiste de la période, François Godicheau, qui signe la préface et analyse avec finesse la «*manière*» de faire de l'histoire propre aux *Giménologues*.

LES MILICIENS DU FRONT D'ARAGON.

La parution des *Fils de la nuit* en français, en espagnol, en italien, provoqua des rencontres entre les *Giménologues* et les derniers survivants des colonnes anarchistes ou les familles de ceux qui avaient déjà disparu en 2006. Le résultat de cette nouvelle quête vient d'être publié chez *L'Insomnie* sous le titre *A Zaragoza o al charco!* dans une édition illustrée par une grande quantité de photos, fac-similés, extraits de bandes dessinées, plans et cartes.

Comme les «*Fils*», ce nouveau livre part des récits de protagonistes - Emilio Marco et Juan Peñalver, deux miliciens de la colonne conduite par l'anarchiste Antonio Ortiz, Isidro Benet, milicien de la colonne Durruti, et un membre du Conseil d'Aragon, Florentino Galván, - avant, pendant et après la guerre, pour déboucher sur l'étude de deux thématiques primordiales: le projet communiste libertaire qui s'expérimenta dès le 20 juillet 1936 en Aragon - province où l'État avait complètement disparu, à la différence du reste de l'Espagne républicaine - et la violence révolutionnaire.

Saragosse symbolise «*l'espoir et la déroute du projet communiste libertaire*». Seconde plus importante place forte de la CNT-FAI, après Barcelone, la ville avait accueilli en mai 36, deux mois avant le putsch fasciste, le congrès de la réunification qui prévoyait l'affrontement prochain avec les forces de la réaction. Pourtant, aux premiers jours de la guerre, «*la perle anarchiste*» tomba sans combat. On a beau savoir qu'on ne refait pas l'histoire, Saragosse aux mains des libertaires aurait rendu Teruel et Huesca indéfendables

pour les fascistes; sa chute et l'échec des tentatives pour la reprendre pesèrent lourd sur l'issue de la guerre comme dans le rapport des forces au sein du camp républicain.

LA GUERRE ET LA MILITARISATION DES MILICES.

La question centrale autour de laquelle tournent les souvenirs des combattants est, bien sûr, «*aurait-on pu gagner la guerre?*» et son corollaire: «*fallait-il accepter la militarisation des milices?*». Alors que les forces antagonistes espagnoles étaient à peu près équivalentes, l'intervention massive des pays fascistes - Italie, Allemagne, Portugal - en faveur de Franco transforma très tôt la guérilla, que les colonnes mobiles de miliciens enthousiastes auraient pu gagner, en une guerre de fronts dans laquelle l'armement lourd jouait un rôle prépondérant. La vente par l'URSS d'un armement insuffisant et souvent obsolète ne pouvait suffire pour l'emporter sur une armée franquiste appuyée par des contingents italo-allemands dotés d'une aviation, de chars et d'une artillerie modernes. Le camp républicain espéra en vain pendant toute la guerre que la France et l'Angleterre sortiraient de leur politique de non-intervention et leur permettraient de rééquilibrer le rapport des forces.

Les miliciens évoquent leur armement défaillant, la captation des armes soviétiques par les communistes, la démoralisation que provoqua la militarisation des milices. Mais à partir du moment où la guerre civile s'était transformée en guerre internationale, leur destin leur avait échappé. Aucune puissance ne souhaitait la victoire des Républicains: ni les franco-britanniques, qui ne voulaient à aucun prix d'une révolution à leur porte, ni Staline qui craignait qu'une victoire des «*rouges*» en Espagne ne ligue contre l'URSS les États fascistes et les démocraties bourgeoises.

LE PROJET COMMUNISTE LIBERTAIRE ET LA VIOLENCE RÉVOLUTIONNAIRE.

Après les témoignages des combattants vient l'analyse du projet communiste libertaire. En Aragon, pendant 13 mois au moins, on abolit le salariat et le commerce. Chaque village engagé dans la socialisation redistribua à ses habitants toute la production collectivement produite selon le seul principe: à chacun selon ses besoins. Un des participants à cette expérience tint à préciser ceci: «*La CNT se prononce pour la collectivisation de la terre parce qu'elle la considère comme le point de départ vers l'émancipation morale et matérielle du paysan. C'est-à-dire que nous la considérons comme un moyen, un chemin et non comme une fin*».

La problématique de la violence révolutionnaire, que les ennemis des anarchistes utilisèrent pour occulter le projet communiste libertaire, clôt l'ouvrage. Il faut savoir gré aux *Giménologues* d'avoir traité le sujet à fond, cette fois-ci en commençant par une approche globale, illustrée ensuite par des exemples concrets et des témoignages.

Une terreur de masse, cruelle et gratuite, a été imputée aux libertaires par leurs détracteurs. Les *Giménologues* commencent par reprendre et analyser les chiffres pour arriver à des estimations fiables de ce que fut réellement la violence révolutionnaire imputable aux anarchistes, avant de se pencher sur son contexte et sur ses causes: l'extrême violence sociale exercée depuis des siècles par les possédants; le passé de luttes et de souffrances de nombreux miliciens; les exécutions systématiques en zone franquiste et les demandes de représailles des familles des victimes; la crainte d'une «*cinquième colonne*» bien réelle... Enfin, sans chercher à rien éluder, les *Giménologues* reviennent sur quelques «*cas*» emblématiques des dérives criminelles qui alimentent «*une histoire poubelle spécifiquement anti-libertaire*» (1) et, là encore, énoncent clairement les faits.

Ce toilettage méthodique de la «*légende noire*» anarchiste est bienvenu et bien mené. Il reste que, si les libertaires n'ont pas exercé une violence «*spécifique*», certaines de leurs décisions ont concouru à créer un climat de terreur, notamment la longue tolérance envers des «*justiciers*» autoproclamés et autres «*Brigada de la Muerte*» qui terrorisaient les paysans aragonais au point qu'ils «*n'osaient plus aller travailler aux champs*». Même si leur nombre est bien moins important que ce que prétendent les historiens mal intentionnés, même si de nombreuses exécutions sommaires étaient compréhensibles dans un contexte de guerre civile, des milliers de personnes ont été tuées pour ce qu'elles étaient - membres des partis de droite, propriétaires, curés, nonnes (2)... - et non pour ce qu'elles avaient fait. Les passages qui détaillent la vio-

(1) Toujours à l'œuvre aujourd'hui en Espagne et instrumentalisée contre des jeunes libertaires criminalisés et emprisonnés.

(2) Beaucoup moins de nonnes que ce que prétendit la propagande franquiste qui utilisa abondamment les images des cadavres de religieuses exhumés des catacombes des Églises ou des couvents.

lence révolutionnaire dans les villages proches du front sont à cet égard probants: dans ces bourgs que les phalangistes et les riches possédants avaient fui avant l'arrivée des milices, les fascistes fusillés en représailles des exécutions ou des bombardements franquistes sont parfois des gens qui simplement «*avaient voté à droite*» comme le souligne le rédacteur du rapport du «*Groupe d'investigation*» du secteur de Letux, qui incite à la modération dans les mesures de rétorsion. Les conséquences de cet arbitraire sont décrites pour ce village: les habitants se sentant menacés passent du côté des *nacionales* et les paysans «*rétifs à intégrer la collectivité*» en cours d'organisation, y rentrent aussitôt - les communistes s'appuieront sur des exemples de ce type pour affirmer que toutes les collectivités d'Aragon avaient été imposées par la terreur.

ENTRER DANS L'HISTOIRE PAR EN BAS

La Révolution espagnole est en réalité mal connue du grand public. Les Républicains et même la direction de la CNT l'ont occultée et réprimée pendant le conflit pour ne pas effaroucher les démocraties dont ils espéraient une aide militaire. La guerre dévorait la Révolution. Après la *Retirada*, les communistes lui ont imputé la responsabilité de la défaite: la «*cruauté*» des anarchistes aurait repoussé la majorité silencieuse vers les franquistes, l'indiscipline des milices aurait causé l'effondrement du front d'Aragon et les collectivités agraires auraient désorganisé la production...

Les Fils de la nuit et *A Zaragoza o al charco!* ne font pas que rendre justice aux libertaires espagnols. En donnant à voir cette révolution «*par en bas*», avec les yeux des protagonistes, miliciens, miliciennes, membres des comités révolutionnaires barcelonais, ou communistes libertaires aragonais, en nous plaçant devant les choix qu'ils ont eus à assumer, ils nous font partager leurs dilemmes et nous rappellent que nous avons l'habitude de considérer l'histoire de loin, d'en haut et rétrospectivement: quand nous prétendons juger les actes de ceux qui nous ont précédés, nous oublions souvent que nous possédons l'avantage de connaître la suite. Comme le dit l'un d'eux: «*il est toujours plus facile de voir après coup*». Ces livres qui parlent du passé sont écrits pour le futur.

François ROUX.
